



Crossing Over

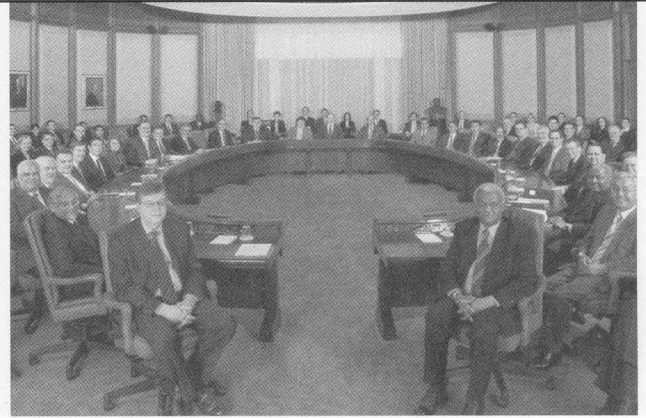
Crossing Over est la dernière offrande du réalisateur américain Wayne Kramer. Malgré ses débuts prometteurs avec **The Cooler** (un sous-Scorsese fort maîtrisé), Kramer donne l'impression aujourd'hui de se chercher. Comment expliquer, sinon, les méandres suspects à travers lesquels son cinéma semble s'aventurer, pas toujours certain de son dénouement ? Versatile, certes, mais pas avec les résultats escomptés. Qu'on pense à **Running Scared** ou à son plus récent, **Crossing Over** — exercices peu convaincants évoquant, respectivement, Luc Besson et Paul Haggis — ses films périclitent sous la charge de leur imposture, aussi indirecte ou involontaire soit-elle. Une filmographie, quoique jeune, qui ne recèle pas ses ambitions, mais qui est malencontreusement marquée par son absence d'originalité.

Annoncé voilà un an, **Crossing** a vu moult mutations et changements s'élever contre lui. Du producteur Harvey Weinstein jusqu'à sa star, Harrison Ford, tout le monde ou presque a joué de sa magie sur la table de montage. Une raison parmi d'autres qui saurait expliquer le désistement de Sean Penn, dont le personnage a été tout bonnement éliminé du montage final.

Nous voilà donc à Los Angeles, ville campant la multiethnicité (ou son cloisonnement) proprement américaine. Cependant, cette ouverture vers l'autre, vers l'étranger, demeure une façade par laquelle s'érige un mur de préjugés et de malentendus, à la fois politiques et raciaux. De l'autre côté de ce mur, se trouve Max Brogan (joué sobrement par Ford), un agent de l'immigration, au service d'un système ingrat et déshumanisant, en proie à de douloureuses questions morales. À partir de là, Kramer établit son échiquier narratif, aussi dense que les autoroutes labyrinthiques de L.A. — figure de prédilection et symbole de ces vies anonymes s'entrecroisant. De cette pluralité de récits mis en images (une famille iranienne terrassée par une tragédie, une adolescente du Bangladesh en voie d'être déportée après un exposé en classe sur les événements du 11 septembre, des australiens illégaux...), Kramer en a tiré un film qui manque d'unité, optant pour les clichés et la démonstration forcée, frisant le simplisme et la démagogie. Au final, nous sommes laissés avec des personnages sans souffle, au grand dam de leurs interprètes.

SAMI GNABA

■ **DROIT DE PASSAGE** — États-Unis 2009, 113 minutes — **Réal.** : Wayne Kramer — **Scén.** : Wayne Kramer — **Int.** : Harrison Ford, Ray Liotta, Ashley Judd, Cliff Curtis, Melody Khazae — **Dist.** : Alliance.



L'encerclement

Un homme assis répond longuement à des questions. Son interlocuteur est le réalisateur-caméraman Richard Brouillette qui le capte sur film 16 mm et qui lui laisse le temps nécessaire d'exposer son point de vue. Brouillette, encore ici aussi producteur, a mené pendant 12 ans cette enquête sur la montée de l'idéologie néolibérale depuis les années 80. À partir de l'entrevue d'Ignacio Ramonet sur la pensée unique, le réalisateur remonte l'histoire de la science économique jusqu'à Adam Smith. Il n'identifie pas les intellectuels qui sont interviewés afin de laisser le spectateur libre d'écouter son propos sans le présupposé de l'étiquetage. Seuls certains extraits de conférences sont plus connotés dans leur présentation.

Contrairement à la plupart des documentaires habituels de ces dernières années, celui-ci ne comprend que très peu d'extraits d'archives, qui servent d'illustration aux propos des personnes-ressources alors montés en voix-off. La décision de Richard Brouillette de construire son film en deux parties et en dix chapitres lui donne l'allure d'un colloque plutôt que d'un documentaire. C'est pourquoi ce film, tourné et produit sans les trucs de montage habituels qui réduisent à quelques bribes la pensée de l'intervenant et sans ces pans de musique qui soulignent à gros traits l'importance du moment, paraît avoir été conçu pour le visionnement sur DVD. Celui-ci permet de revenir sur un passage, de prendre des notes, de chercher des renseignements sur tel ou tel sujet. Cette œuvre, comme tout grand documentaire, pique notre curiosité et nous amène à questionner les informations distillées dans les nombreux médias et même à mettre en doute certaines des assertions de ses intervenants. Il peut nous inciter même à voir d'une autre façon certains films récents. Ainsi le décapant film chilien **Tony Manero** de Pablo Larraín, où toutes les références culturelles du personnage principal sont américaines, se passe en 1978 sous Pinochet au moment où les économistes néolibéraux de l'école de Chicago redessinaient la structure économique du Chili. Déjà intrinsèquement important par la richesse de ses renseignements, le film a acquis, par un concours de circonstances étonnant mais peut-être prévisible, un intérêt capital dans le contexte actuel de grave crise économique que nous traversons.

LUC CHAPUT

■ Canada [Québec] 2008, 160 minutes — **Réal.** : Richard Brouillette — **Scén.** : Richard Brouillette — **Avec** : Noam Chomsky, Ignacio Ramonet, Normand Baillargeon, Susan George, Omar Aktouf, « Oncle Bernard », Michel Chossudovsky, François Denord, François Brune, Martin Masse, Jean-Luc Migué, Filip Palda et Donald J. Boudreaux — **Dist.** : Amoniak.